



GÉRARD UFERAS / RAPHO / GAMMA

# Les deux volets d'une exclusion

« Avec "La Brûlure", Giséle Bienne revient sur le livre qui l'a mise au ban de sa famille.

Une mise en perspective des incompréhensions.

Nombreux sont les romans à renfermer une part d'autobiographie plus ou moins avouée. Plus ou moins contestée. Lorsqu'en 1976, Giséle Bienne a publié son premier livre, "Marie-Salope ou La jeune fille et la vie", elle a été mise au ban de sa famille qui n'appréciait pas de s'y reconnaître. Sept années de mise en quarantaine, cela fait beaucoup quand on a trente ans et juste écrit un roman comme échappé de soi, inspiré par ses désirs, émotions et révoltes d'adolescence. Le verdict fut

pourtant sans appel, ralliant le père, les frères – sauf le plus petit – et les sœurs : on ne met pas la famille en scène dans un livre qui, outrage supreme, connut beaucoup de succès. La blessure fut vive. Les tentatives à l'apaisement que lança la jeune femme demeurèrent sans suite. Il n'y avait que le silence à lui répondre. C'est sur cet épisode des commencements qu'elle revient aujourd'hui dans "La Brûlure", éclairant d'un œil toujours affûté mais plus serein ce qui, dans le premier récit, ressemblait fort à une initiation à la vie et à ce que l'on en attend.

Après sept années d'exclusion donc et au prétexte de l'incendie qui a ravagé la maison d'enfance, sa maison aussi tout de même, Giséle Bienne s'autorise à revenir sur les lieux et à braver les interdits. Tel est le point de départ de ce récent livre – venu après quelque vingt autres – dont l'enjeu est la mise en perspective des incompréhensions anciennes et la possibi-

lité ou le refus réitéré d'une réconciliation. Parmi les débris calcinés, elle croise son père, reconnaissant avec lui des morceaux d'objets qui les relient à leur histoire. Le frère aîné, présent aussi, se contente, non sans méchanceté, d'avertir que la mère n'aura pas d'indulgence et ne *passera jamais l'éponge*. Celle qu'on appelait Marie-Salope eu égard à son peu d'enthousiasme pour la propriété voudrait pourtant se faire entendre, se justifier, reconforter ce qui, en elle, demeure ravagé malgré l'élan vital qui l'a toujours sauvée de ses manques et de ses révoltes. Elle a conscience de la breveté de la vie. Elle se souvient, se projette. Elle se détend en de fugitives complicités avec son père. Elle s'obstine à vouloir briser les préventions de sa mère, installant un suspense attachant dans ce livre frémissant et balisé d'envoies poétiques.

La source qui irrigue "La Brûlure" c'est "Marie-Salope", le livre qu'il ne

fallait pas. Pas écrire. Pas éditer. Pas même penser sans doute avec cette lucidité et cette intensité qui lui donnent sa force. République dans le sillage de l'autre, ce n'est pas un livre plus scandaleux que bien des récits du même genre. C'est violent, enflammé d'un désir de vivre plus que d'une vaine lontané de se venger. C'est un cri entre rêves brimés et rage contenue, brulant de scènes insoutenables comme la coupe de cheveux forcée ou bouleversantes comme les visites secrètes à monsieur Hervé. C'est l'explosion de la fureur d'aimer d'une adolescente qui ne peut rien faire de tout ce qu'elle sent s'allumer en elle. On peut lire les deux livres – où se dessine le portrait de la romancière – selon l'ordre qu'on veut. Mais il ne faut pas négliger l'un pour l'autre.

Monique Verlussen

La Brûlure (suivi de) Marie-Salope Giséle Bienne / Actes Sud / 399 pp., €9,90, 22€